

Soleil et eau

11 poèmes d' Aimé Césaire

Mon eau n'écoute pas
mon eau chante comme un secret
Mon eau ne chante pas
mon eau exulte comme un secret
Mon eau travaille
et à travers tout roseau exulte
jusqu'au lait du rire
Mon eau est un petit enfant
mon eau est un sourd
mon eau est un géant qui te tient sur la poitrine un lion
ô vin
vaste immense
par le basilic de ton regard complice et somptueux

Aimé Césaire

Oiseaux

l'exil s'en va ainsi dans la mangeoire des astres
portant de malhabiles grains aux oiseaux nés du temps
qui jamais ne s'endorment jamais
aux espaces fertiles des enfances remuées

Ferrements,
Aimé Césaire

Nocturne d'une nostalgie

rôdeuse

oh rôdeuse

à petits pas de cicatrice mal fermée
à petites pauses d'oiseau inquiet
sur un dos de zébu

nuit sac et ressac

à petits glissements de boutre
à petites saccades de pirogue
sous ma noire traction à petits pas d'une goutte de lait

sac voleur de cave

ressac voleur d'enfant

à petite lampe de marais

ainsi toute nuit toute nuit
des côtes d'Assinie des côtes d'Assinie
le courant ramène sommaire

toujours

et très violent

Ferrements,
Aimé Césaire

Des crocs

Il n'est poudre de pigment
ni myrrhe
odeur pensive ni délectation
mais fleur de sang à fleur de peau
carte de sang carte du sang
à vif à sueur à peau
ni arbre coupé à blanc estoc
mais sang qui monte dans l'arbre de chair
à crans à crimes

Rien de remis

à pic le long des pierres

à pic le long des os

du poids du cuivre des fers des cœurs
venins caravaniers de la morsure
au tiède fil des crocs

Des crocs

Ferrements,
Aimé Césaire

Indivisible

contre tout ce qui pèse valeur de lèpre
contre le sortilège mauvais
notre arme ne peut être
que le pieu flambé de midi
à crever
pour toute aire
l'épaisse prunelle du crime

contrebande

vous tenez mal un dieu et qui toujours s'échappe

ta fumée, ma famine, ta fête

Liberté

Ferrements,
Aimé Césaire

Blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen

N'y eût-il dans le désert
qu'une seule goutte d'eau qui rêve tout bas,
dans le désert n'y eût-il
qu'une graine volante qui rêve tout haut,
c'est assez,
rouillure des armes, fissure des pierres, vrac des ténèbres
désert, désert, j'endure ton défi
blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen.

*Ferrements,
Aimé Césaire*

En vérité...

la pierre qui s'émiette en mottes
le désert qui se blute en blé
le jour qui s'épelle en oiseaux
le forçat l'esclave le paria
la stature épanouie harmonique
la nuit fécondée la fin de la faim

du crachat sur la face
et cette histoire parmi laquelle je marche mieux que
durant le jour

la nuit en feu la nuit déliée le songe forcé
le feu qui de l'eau nous redonne
l'horizon outrageux bien sûr
un enfant entrouvrira la porte...

*Ferrements,
Aimé Césaire*

Tam-tam I

à Benjamin Péret

à même le fleuve de sang de terre
à même le sang de soleil brisé
à même le sang d'un cent de clous de soleil
à même le sang du suicide des bêtes à feu
à même le sang de cendre le sang de sel le sang
des sangs d'amour
à même le sang incendié d'oiseau feu
hérons et faucons
montez et brûlez

Aimé Césaire

Blues de la pluie

Aguacero
beau musicien
au pied d'un arbre dévêtu
parmi les harmonies perdues
près de nos mémoires défaites
parmi nos mains de défaite
et des peuples de force étrange
nous laissions pendre nos yeux
et natale
dénouant la longe d'une douleur
nous pleurions.

Aimé Césaire

Millibars de l'orage

N'apaisons pas le jour et sortons la face nue
face aux pays inconnus qui coupent aux oiseaux leur
sifflet
le guet-apens s'ouvre le long d'un bruit de confins de
planètes.
ne fais pas attention aux chenilles qui tissent souple
mais seulement aux millibars qui se plantent dans le
mille d'un orage
à délivrer l'espace où se hérissent le cœur des choses et
la venue de l'homme

Rêve n'apaisons pas
parmi les clous de chevaux fous
un bruit de larmes qui tâtonne vers l'aile immense des
paupières

Aimé Césaire

La roue

La roue est la plus belle découverte de l'homme et la seule
il y a le soleil qui tourne
il y a la terre qui tourne
il y a ton visage qui tourne sur l'essieu de ton cou quand
tu pleures
mais vous minutes n'enroulez-vous pas sur la bobine à
vivre
le sang lapé
l'art de souffrir aiguisé comme des moignons d'arbre par
les couteaux de l'hiver
la biche saoule de ne pas boire
qui me pose sur la margelle inattendue ton
visage de goélette démâtée
ton visage
comme un village endormi au fond d'un lac
et qui renaît au jour de l'herbe et de l'année
germe

Aimé Césaire